

## Parce que j'étais peintre, L'Art rescapé des camps nazis



**G.B.S.** Depuis dix ans, Christophe Cognet s'est donné pour tâche de mettre en lumière les œuvres exécutées dans les camps de concentration par les artistes déportés. Il a d'abord réalisé en 2004 un documentaire *Dans l'atelier de Boris*, avec la participation à l'image de Boris Taslitzky, précieux témoignage du peintre communiste, fils de réfugiés juifs russes, rescapé de Buchenwald et aujourd'hui disparu. En 2006, il tourne un deuxième documentaire, *Quand nos yeux sont fermés*, montrant les dessins clandestins du camp de Buchenwald. Il présente aujourd'hui un troisième long métrage donnant

la parole aux artistes déportés, rescapés, ainsi qu'aux conservateurs chargés de répertorier les œuvres des différents fonds en Europe et en Israël. Le film montre l'incroyable richesse de ces dessins effectués dans le secret. On apprend au passage les ruses inventées pour se procurer le papier, le crayon et les stratagèmes pour cacher le dessin. Ces œuvres sont de véritables outils d'analyse et de documentation sur ce qu'était la vie à l'intérieur des camps. Mais aussi et c'est l'objet principal du film, ils permettent de poser la question de la "beauté" dans les camps de la mort, ainsi que l'écrit le peintre Zoran Music, déporté à Dachau, dont la célèbre déclaration ouvre le film : "Je n'ose pas le dire. Je ne devrais pas le dire, mais pour un peintre, c'était d'une beauté incroyable." Cette phrase souligne un enjeu propre à Music, troublant, embarrassant. Si l'on songe au peintre, survivant aux souffrances quotidiennes, privé de toute possibilité

de travailler et cependant “voyant” de l’horreur autour de lui, sans en pouvoir transcender la réalité visible, on peut alors comprendre une telle idée. Comprendre que ce peintre et d’autres avec lui aient tout fait pour obtenir de quoi dessiner, pour retranscrire la véracité de l’émotion, même dans l’intenable “beauté”, puis tout imaginer pour dissimuler leur travail. Sorte d’action ultime de survie, façon de dépasser la peur de mourir en se laissant à nouveau immerger dans le travail de peintre. La découverte des dessins juxtaposés avec le lieu dévasté, les ruines encore présentes, les vastes espaces devant lesquels l’imagination se déploie et autorise ce cheminement de pensée vers une possible conception d’une beauté à ces lieux de morts, leur donne aussi une autre fonction. Quelle aurait été la portée de ce geste artistique

sans l’espoir d’en fixer une preuve de vie, envers et contre tout? Ce film diffère des deux précédents par la volonté affirmée de faire œuvre cinématographique, d’abord en ménageant le silence lors du filmage des dessins, un silence qui laisse le spectateur découvrir et décrypter les figures, la ligne des corps, les masses formelles, la composition des esquisses, le sujet traité. Volonté encore de filmer les lieux de façon à les voir comme s’ils étaient éternellement présents, fantômes d’un passé inoubliable et indestructible. Lieux d’une mémoire à jamais inscrite dans l’histoire de l’Humanité.

***Parce que j’étais peintre - L’art rescapé des camps nazis.*** réal *Chris-*

*tophe Cognet*, ph. *Nara Kéo Kosal*, mont. *Catherine Zins*; avec *Yehuda Bacon, José Fosty, Walter Spitzer, Samuel Willenberg, Kristina Zaorska* (F/D, 2013, 104 min)